ERREUR de PAGI

des personnes vivantes; mais en France, personne n'en avait l'idée. L'ancien gouvernement ne l'avait jamais suivi; *on l'avait violé dans l'affaire des Jésuites.* M. Necker lui-même ne l'avait point observé; il n'avait cessé de réduire, de retrancher, d'économiser, sans s'embarrasser de l'intérêt des individus dépouillés, quand on ne leur était pas le nécessaire absolu, on croyait leur faire grâce. L'inflexible Camus, avec sa dureté Janséniste, gouvernait en despote les pauvres pensionnaires de l'état, et parce qu'en les dépouillant de leurs pensions, il ne les appliquait pas à lui même, il passait pour un vertueux défenseur des intérêts du peuple, pour un rigide Caton, en multipliant des décrets qui faisaient des milliers de malheureux, sans faire un seul heureux; car les pensionnaires, la partie souffrante, faisaient une perte sensible qui affectait leur existence même, tandis que le public, la partie garante, faisait un gain imperceptible divisé comme il l'était sur la masse de la nation. *Quels réformateurs que des hommes qui ne savent qu'immoler les uns pour améliorer le sort des autres.*

De nos compatriotes ont trop souvent cette année concentré leur attention sur des sujets dénués de toute importance actuelle ou réelle et se sont rangés dans plus d'une circonstance sous les drapeaux de ceux qui n'ont cessé déjà depuis près d'un siècle à renverser l'édifice de tous nos droits religieux, civils et politiques et servi leurs projets d'en consommer la ruine pour en brocanter les débris. Ne serait-ce pas se conduire comme les restes d'une nation conquise, renfermés dans les mûrs de sa capitale, le bélier de l'ennemi sapait ses murailles!

MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI, 3 MAI 1850.

Nouvelles d'Europe.

ARRIVEE DU *CAMBRIA*.

Ce steamer attendu depuis plusieurs jours, est arrivé à Halifax lundi, et en est reparti à 6 heures P. M. pour New-York.

Le sommaire des nouvelles télégraphiques est encore plus abrégé qu'à l'ordinaire.

ANGLETERRE.—Le ministère a été défait.

DU CONTINENT.—Les nouvelles politiques du Continent ont bien peu d'intérêt. L'ordre règne par toute la France. La violence de faction, et l'approche des élections, donnent lieu de craindre que ce calme ne cesse d'exister, et dans le cas où les propositions amies de la France manqueraient, il y a véritablement *raison de redouter de sérieuses difficultés* entre l'Angleterre et la Russie. L'amiral Parker a reçu ordre de faire le blocus complet des côtes de la Grèce. L'empereur de Russie a donné l'assurance de ses intentions de venir à l'appui du roi Othon.

ATHENES.—Rien d'authentique après la date du 28 mars; et à cette époque le résultat de la rencontre du baron Gros et de M. Wyse n'était pas connu. On dit que l'entrevue a été d'un caractère amical; mais si on en croit une dépêche télégraphique, datée d'Athènes, 2 avril, les bonnes offres de la France n'ont pas effectué un arrangement satisfaisant de la difficulté.

Nous reproduisons sur notre 1re page une correspondance extraite du *Moniteur Canadien.* Nous pensons que nos lecteurs jugeront, comme nous, que cet écrit est marqué au coin de la plus louable modération. Combien il serait à désirer que les questions débattues dans nos journaux, fussent abordées d'une manière aussi consciencieuse et aussi digne! La bienveillance que nous portons à nos Confrères de la presse, nous fait former le vœu de voir la rédaction du *Moniteur* se modéler sur le ton de convenance et sur l'amour de la vérité qui se font remarquer dans quelques-unes de ses correspondances.

Il n'y a que quelques jours encore, le même journal publiait un autre écrit au sujet du discours de Victor Hugo, lors de la discussion sur la loi de l'Instruction Publique en France. Cet écrit était, aussi, éminemment propre à démontrer aux Rédacteurs du *Moniteur* qu'il n'est ni prudent ni convenable de se faire en toute hâte les échos de certains phraseurs et déclamateurs irréligieux d'outre-mer.

BULLETIN.

La Session prochaine de notre Legislature.—L'état de la Province.—Etat financier du gouvernement fédéral des E. U.—Les ouvriers canadiens aux Etats-Unis.—Immigration dans les Etats de l'Ouest.—Mesure financière.—Les elections des Comtés de Lincoln et de Mégantic.—Elections du Barreau de Montréal.

Il y a dix jours à peine, le *Montreal Courier* dont la rédaction et les penchants sont tout à l'annexionisme, annonçait non seulement nos affaires politiques touchant à une crise inévitable, mais encore que l'esprit public se préoccupait d'un changement dans le cabinet, et que l'on discutait le mérite des *aspirans* (ceux, apparement, qui *aspirent* à remplacer les ministres actuels). Pourtant il n'en était rien; aucun écho de l'opinion publique n'autorisait cette assertion. Le *Courier* ne fesait qu'exprimer ce qu'il souhaite: une dissolution du ministère; tactique que l'on ne juge pas nouvelle ni fort habile. Cependant, le même journal était plus inexact encore en affirmant qu'il s'élève *une clameur universelle en faveur* d'un *changement de notre système*, voulant dire, sans doute, notre système de gouvernement qu'il voudrait simplement remplacer par un autre. Cette clameur universelle n'a pas été entendue, et nous avons droit assurément de la traiter d'imaginaire en attendant que les avancés de la feuille annexioniste trouvent en d'autres quartiers des lecteurs plus crédules qu'il ne nous est permis de l'être sur un pareil chapitre.

Ainsi, malgré ces prétentions plus intéressées que véridiques, il est certain, il est evident pour chacun que l'agitation annexioniste est au calme plat et que les progrès en sont nuls. Peu de jours avant cette saillie du *Montréal Courier*, nous avions lu dans ses colonnes un passage d'une lettre du correspondant annexioniste qui lui écrit habituellement de Toronto, par lequel cet écrivain annonçait que les partisans de l'annexion dans cette partie de la province en allaient suspendre la discussion pour le présent, et se replier sur la question de l'indépendance, et même que le fait en serait annoncé dans quelques jours.

La température politique est assez calme dans le moment." Cela est assez evident pour que l'on n'hésite pas à le croire sur parole. Mais *nous ne souhaitons pas voir se réaliser ce qu'il* dit, que ce calme est peut être celui " qui précède la tempête et la foudre"; nous ignorons d'ailleurs, quels Titans menaceraient en ce moment de bouleverser les Chambres. Cependant, l'ardeur que mettent, d'après ce *Journal*, les hommes d'opposition de toutes les nuances *et à tous les degrés, à se préparer pour la lutte* législative, est un fait digne de remarque.

L'état de la province loin de fournir aux partis de blâme et d'oppression réciproque au sein de la Législature, ne servira qu'à former entre eux un lien de rapprochement pour l'intérêt commun. Il y aurait, en effet, peu de services méritoires à espérer de nos législateurs, si, au lieu de discuter sur l'adoption des mesures de nécessité, ils se bornaient à répéter bien haut le cri de "ruine et dépérissement!" à la manière des annexionistes. Le *char de l'état* resterait ainsi longtemps embourbé. Au reste, nous ne devons pas donner à entendre que l'état du pays soit *désespéré*, afin de confirmer certains réformateurs dans l'idée singulière d'aller chercher ailleurs les moyens d'y apporter remède; il convient plutôt de dire qu'on l'exagère. Voici ce qu'en dit la *Minerve*:

"Ce cri humiliant commence à retentir un peu moins fréquemment à nos oreilles. Néanmoins il est encore des gens qui se plaisent à proclamer et à exagérer notre infériorité, et plus encore, à faire croire à la ruine et à la banqueroute de notre province. Nous sommes heureux d'avoir des faits pour démentir les assertions de ces grands ennemis de la patrie.

"C'est surtout dans la cité de Montréal qu'on a fait sonner plus haut le cri de décadence, comme c'était dans cette cité qu'on avait tenté de la consommer précédemment par l'émeute, la destruction et l'incendie. Ce fait ne rendra que plus surprenant le crédit que possède encore notre cité. On nous dit que les entrepreneurs du railroad du St. Laurent et de l'Atlantique (MM. Black, Wood & Cie.) ont refusé 95 par cent offerts par des capitalistes américains pour les bons de la Corporation de Montréal, 20 ans d'échéance. MM. Black, Wood & Cie ne veulent pas les vendre au-dessous du pair, et qui les en blâmera! Quelles sont les villes du continent qui doivent moins et qui ont autant de ressources que Montréal, malgré la dépression temporelle de son commerce? Si le conseil municipal a soin que l'intérêt de ses bons *soit payé régulièrement à temps*, le crédit de notre cité sera pour le moins aussi bon que de celui de la cité de New-York.

Bien plus, le *Commercial advertiser* nous apprend que les railroads produisent maintenant très peu. L'étendue des railroads de New-York est de 1126 milles dont le coût de construction est de $49,521,166. Les recettes du fret et des passagers durant 1849 ont été de $4,495,983; le coût de la manœuvre $2,429,671, laissait un revenu annuel $2,066,312, ou *une bagatelle de plus que 4 par cent d'intérêt*; c'est assurément très-peu pour des placements aussi hazardeux. Les railroads du Massachusetts fournissent un revenu guère plus considérable que celui-là, entre quatre et cinq par cent.

L'état si riche et si prospère de New-York qui a servi si fréquemment aux annexionistes de point de comparaison en preuve de notre *infériorité*, éprouve en ce moment de sérieuses difficultés financières. Le *Courier des Etats-Unis* lui-même n'est pas muet sur cet article.

Les dépenses du gouvernement fédéral des Etats-Unis pour 1849-50, excéderont de plus de cinquante-trois millions l'estimé plus considérable que d'ordinaire de l'année courante Le déficit sera de 2,525,439 dollars. Outre cela, il est probable que les dépenses de l'année qui va suivre, de juin 1850 à 1851, augmenteront beaucoup; on assure même que le montant en sus dépassera un chiffre de plusieurs millions de dollars et qu'un nouvel emprunt devra être contracté pour y faire face.

L'émigration pour les Etats voisins de nos ouvriers canadiens leur a été peu favorable s'il faut en juger par le nombre de ceux qui tous au *Transcript* le rapport qui suit touchant ce fait éloquent à l'encontre des prétentions annexionistes:

"Nous avons dernièrement fait la rencontre de plusieurs intelligents ouvriers qui sont de *retour des Etats-Unis* bien qu'ils y fussent allés l'automne dernier pour trouver de l'emploi. Les rapports qu'ils font ne sont pas encourageants, et ils sont revenus avec l'opinion bien arrêtée qu'ils peuvent faire aussi bien en Canada qu'ailleurs. L'un d'eux nous dit qu'il y avait sur le bateau à vapeur par lequel il est revenu trois familles canadiennes, qui s'étaient dirigées vers l'ouest, et qui avaient au cœur le dégoût de cette "terre promise." Elles avaient trouvé qu'il est aussi difficile d'y gagner une piastre qu'il l'est ici, et s'en revenaient contentes de fixer de nouveau leur séjour en Canada. Ce résultat est ce à quoi nous nous attendions. En depit de tous les *croassements sur "la ruine et le dépérissement,"* il y a plus d'élements de prospérité dans cette colonie qu'on n'en peut trouver dans aucun autre pays du monde. Tout ce que nous demandons c'est qu'il y ait moins de vociférations politiques, et plus de confiance en nous-mêmes. Lorsque nous songeons à la tentative systématique qui s'est continuée durant les six ou sept derniers mois pour rabaisser le Canada et déprécier tout ce qui se rattache à la colonie, nous cessons d'être surpris qu'il y ait du mécontentement, et que plusieurs aient pu se laisser induire à croire que la province allait être laissée "aux chiens." Les hommes qui ont fait cela en courent une grande responsabilité. Ce n'est pas leur faute si le Canada n'est pas en tout ce qu'ils le disent être, et ce que nous savons qu'il n'est pas.—Ce n'est qu'en s'éloignant à distance, et lorsqu'ils se placent en d'autres lieux, que les hommes *découvrent la vérité*, et apprennent à quel point ils ont été abusés. Tout ce qu'il faut au Canada, est le calme—la paix—la sécurité—sans quoi nulle contrée au monde n'a prospéré ni ne le pourra jamais. Les constitutions politiques ne peuvent changer la situation d'un peuple où ces éléments ne se remontrent pas. *C'est le peuple qui fait les gouvernements, non les gouvernements le peuple.* Comparée à la France révolutionnaire, la Russie avec tout son despotisme est en paradis, et toujours il en sera de même."

L'on s'attend à une immigration considérable d'Allemands dans les Etats de l'Ouest à la faveur de la navigation libre. Ceux qui émigrent du sol natal à la recherche d'une autre patrie, fournissent un sujet d'utiles réflexions à ceux qui ont l'avantage de posseder, comme les habitants de ce pays, des terres immenses qui invitent une nation à se perpétuer en les cultivant fructueusement pour elle-même.

L'Acte de Judicature de la dernière session, pour le Bas-Canada, donne au gouverneur le pouvoir d'ordonner l'érection de Palais de justice à Montréal, Aylmer, Kamouraska et Chicoutimi, et de prélever des droits sur les procédés judiciaires devant les cours de jurisdiction civile. Nous apprenons par un *Extra* du 26 avril du *Canada Gazette*, que ces droits serait imposés relativement aux cours de Montréal à compter du 10 mai, ainsi qu'au bureau d'Enrégistrement depuis le 1er Juin. Ces taxes sont arrêtées par une proclamation accompagnée d'un tarif à cet égard.

La nomination des candidats au comté de Lincoln (représenté ci-devant par M. Merritt, qui s'y est porté de nouveau candidat) a été fixée à demain. On ne dit pas si M. Merritt doit avoir des concurrents à cette élection.

Le *Pilot* annonce, comme fait indubitable, l'élection de M. Dunbar Ross au comté de Megantic.

Le 2 du courant le barreau de Montréal a procédé pour la seconde fois aux élections des officiers de cette section du Barreau du Bas-Canada. Au dépouillement des votes, les messieurs dont les noms suivant ont été déclarés élus:

Bâtonnier: Toussaint Pettier, Ecr.
Syndic: F. Griffin, Ecr.
Trésorier: J. J. Day, Ecr.
Secrétaire: Strachan Bethune, Ecr.
Membres du Conseil:—MM. C. S. Cherrier, Geo. Cartier, H. Taylor, B. Driscoll, Robt. McKay, William Badgley, T. J. J. Loranger, et A. Buchanan.

Institution pour les Sourds-Muets.

Nous donnerons aujourd'hui les détails de l'inauguration proprement dite du nouvel hospice et la bénédiction solennelle de tout l'établissement destiné aux Sourds-Muets. C'est mardi matin qu'eut lieu ce bon évènement.

Mgr. Prince, qui s'intéresse tout particulièrement à cette belle œuvre, a encore officié à cette occasion. Tout était disposé pour cette touchante cérémonie: de bons habitants du Côteau St. Louis s'étaient occupés, plusieurs jours à l'avance, à approprier le local; leurs pieuses Dames avaient lavé l'intérieur du bâtiment et surtout avaient élégamment décoré la chapelle aujourd'hui ouverte à tous les religieux visiteurs du St. Enfant Jésus. Tel est désormais le nom distinctif de ce nouveau Sanctuaire, placé aussi sous les auspices de la Vierge Marie.

A l'heure annoncée, l'Evêque se rendit processionnellement d'un appartement de l'Hospice à la porte extérieure de la chapelle, et commença, au milieu d'un concours considérable de fidèles, les prières et les chants prescrits pour cette bénédiction. Ayant complété le rit religieux et les aspersions en dedans comme en dehors des murs de l'édifice, avant d'offrir pour la première fois, en ce lieu bénit, l'auguste victime de l'expiation et de l'action de grâces, Mgr. de Martyropolis exprima à son auditoire tous les sentimens dont son cœur était rempli, en cette heureuse circonstance, et il fit parfaitement comprendre à cette population chrétienne les *bienfaits dont la Providence divine la favorisait en ce moment*, en apportant au milieu d'elle les secours les plus précieux de la Religion. Il les invita donc tous à en profiter. Puis, annonçant la belle œuvre de l'instruction des Sourds-Muets, il promulga le Mandement d'Institution de cette grande entreprise; ce qu'il accompagna du chant du *Veni Creator*, et de la célébration du St-Sacrifice de la Messe.

Un évènement aussi heureux et la protection réellement étonnante dont le ciel entoura cet établissement dès sa naissance, tout devait inspirer la reconnaissance la plus vive, comme la joie la plus pure. Aussi on chanta solennellement le *Te Deum* d'actions de grâces et le tout se termina par la bénédiction pastorale donnée par le pontife.

Concluons donc et disons-le hautement à la gloire du Très-Haut: Une fois de plus, notre ville vient d'être honorée d'une œuvre vraiment philantropique, et c'est la Religion qui l'a inspirée; c'est elle qui l'a bénite, et c'est elle aussi qui la fera croitre, grandir et se perfectionner.

Tout ceci se comprendra mieux encore à la lecture de l'excellent Mandement d'Institution, que nous nous proposons de publier dans *notre prochain numero.*

Affaire Gorham.

L'Eglise d'Angleterre n'est plus maintenant dans l'attente concernant la grave question si lucidement exposée et si supérieurement traitée par l'*Univers*. Le *Comité Judiciaire* du *Conseil Privé* auquel on en avait appelé de la décision du tribunal ecclésiastique, a rendu jugement contre l'évêque d'Exeter, qui se trouve ainsi forcé d'accepter comme curé le Révérend M. Gorham, bien qu'il professe la doctrine de non régénération dans le Baptême. L'Archevêque de Cantorbery faisait partie du *Comité Judiciaire* et porte, ainsi, la responsabilité du jugement rendu par ce tribunal.

De son côté, l'evêque d'Exeter a protesté contre la sentence dans les termes les plus énergiques.

Ces questions vitales causent une vive excitation dans les deux grandes divisions de l'église Anglicane; le parti "Puseyiste" (*High Church*) étant en faveur de l'Evêque d'Exeter, et le parti "Evangélique" (*Low Church*), étant en faveur de l'Archevêque de Cantorbery et de la décision du Conseil Privé.

Une adresse du corps nombreux du Clergé Evangélique doit être présentée à l'Archevêque de Cantorbery, dans le *but d'exprimer la* reconnaissance qu'ils ressentent envers sa grâce pour l'attitude ferme qu'il a prise dans la défence de ce qu'ils appellent les purs principes l'Eglise Etablie d'Angleterre. Le parti dit *High Church* ou *Tractarian Party*, d'un autre côté, est convenu de présenter une adresse à l'Evêque d'Exeter (ce qui aura lieu sous peu de jours) dans laquelle ils offrent à sa Seigneurie leurs remerciments pour la fermeté avec laquelle il a résisté à des erreurs concernant le Sacrement du Saint Baptême, qu'ils s'accordent avec l'Evêque à regarder *comme subversives de la nature d'un Sacrement* erreurs que, dans leur humble position, ils croiront toujours de leur *strict* devoir de combattre."

Distillateur ennemi de la Tempérance.

M. L'EDITEUR,

Je vois, par votre Journal, que l'on s'occupe beaucoup en ce moment, à la campagne comme à la ville, de la réforme des *Auberges*. Pour *ma part*, je crois que l'on a bien raison, et que le Peuple a un droit-strict à ce que l'on ne lui impose pas des aubergistes, qui *spéculent* sur la démoralisation des familles pour faire fortune. A propos d'Aubergistes, je crois devoir vous citer un fait d'un distillateur. Car c'est dans la distillerie que se fabriquent les mar-

---

tes: d'abord le froid, ensuite la promesse que j'ai faite à quelques amis de me trouver à Amsterdam demain; enfin l'obligation de mettre en sûreté ce manuscrit précieux que je tiens du grand rabbin Manassès Worrkhet.—Un grand savant, à ce que j'ai entendu dire.—Un grand avare aussi? Il vendrait son âme, cet israélite!... Enfin, je le tiens, ce trésor! s'écria l'étranger en pressant avec enthousiasme dans ses mains le vieux bouquin qu'il avait repris sur le bahut. Scélérat de Manassès, tu me l'as fait payer cher! Homme vil! Juif cupide! Mais que dis-je? fit-il tout à coup en se reprenant, je ne suis heureusement plus en présence de cet odieux trafiquant, je suis avec vous, qui lui feriez honte par votre générosité, s'il était capable de comprendre autre chose que l'amour de l'or!—Soyez le bienvenu! répondit Ludolphe en lui indiquant un escabeau qu'il venait de traîner près de l'âtre. Je regrette de n'avoir qu'une chaumière au lieu d'un palais pour mieux vous faire les honneurs de chez moi, mais mon père, le louvetier Bakhuysen, ne m'a laissé que cela...—Ah! interrompit vivement l'inconnu, vous êtes le fils de Bakhuysen?—Auriez vous connu mon père, demanda Ludolphe, étonné de cette exclamation.—Non, pas personnellement. J'en ai beaucoup entendu parler.—Cela ne me surprend pas. C'était le plus terrible ennemi des loups de la contrée... Ils vont avoir beau jeu maintenant! soupira le jeune homme. Puis il reprit, après avoir essuyé les larmes furtives qui sillonnaient ses joues: voici mon pain; voici un cruchon de cette bonne liqueur d'oranges qui se débite, dans les meilleurs *musicos* de la ville, avec un légitime succès...—C'est tout ce que je possède après ma bonne volonté...—C'est plus qu'il n'en faudrait pour un bon repas de prince! Votre indigence n'ôte rien à votre générosité, répliqua l'étranger, visiblement ému d'un accueil aussi cordial: je sais plus d'un grand seigneur des environs qui ne suivrait pas votre exemple...—Tant pis pour eux.— A votre santé! hum! quel délicieux reconfortant vous avez là, mon jeune ami; c'est à donner envie aux gens de vous demander l'hospitalité tous les soirs....—Hélas! ils seraient bien attrapés! dit Ludolphe.

Parbleu! je vous conseille de plaindre ceux que vous hébergez! votre ligueur est parfaite; où l'achetez-vous donc?—Achetez, moi? Je n'achète rien, fit amèrement le jeune homme.—Alors, on vous l'a *donnée*! Mes compliments à ceux de vos amis qui font de si utiles cadeaux!—Je l'ai tout simplement gagnée, répondit Ludolphe.—Encore mieux! Au jeu, sans doute?

Ludolphe sourit:—Il n'y a que les riches qui jouent, parce qu'ils ont au moins de quoi perdre; mais moi qui n'ai rien, jouer! non. Je l'ai gagnée à la sueur de mon front. Je travail pour l'un et pour l'autre; celui-ci me donne du pain, celui-là me donne à boire, cet autre me repasse ses vieilles nippes, quelquefois je possède quelques pièces de monnaie.—Eh! vous n'avez que plus de mérite encore d'être si prodigue de vos dernières ressources! Croyez que je n'oublierai jamais la manière tout aimable dont vous m'avez reçu.—Ce n'est guère la peine d'en parler! fit Ludolphe en reprenant sa place et sa posture méditative devant le foyer.—Vous êtes chasseur aussi? reprit l'étranger, après un court instant de silence.

Le jeune homme répondit par un signe de tête négatif.—Je suis peintre, ajouta-t-il—Je ne m'étais donc pas trompé! murmura entre ses dents l'inconnu, c'est bien lui! Mais dites donc, reprit il à haute voix, voici de singuliers portraits suspendus au-dessus de votre porte!—Ce sont les têtes des derniers loups tués par mon père. La forêt de Wesp ne sera guère sûre à présent que le louvetier Bakhuysen n'est plus!—Votre père est mort? dit avec intérêt l'inconnu.—Il y a treize jours que je l'ai conduit à sa dernière demeure, répondit Ludolphe d'une voix tremblante et étouffée. Il venait de me rappeler auprès de lui, car l'espoir de gagner ma vie m'avait, depuis deux ans, fixé à Amsterdam; j'eus à peine le temps de le presser dans mes bras et de recevoir sa bénédiction... Il mourut presque aussitôt mon retour, comme s'il n'eût plus attendu que moi pour l'endormir dans le sein de Dieu!

Ce poignant souvenir altéra visiblement les traits du jeune orphelin. Ses yeux se gonflèrent de larmes, toutefois, il réprimait courageusement les élans de sa pieuse douleur et s'efforçait d'étouffer ses sanglots.

L'étranger fut attendri malgré lui. C'était une âme de fer solidement trempée, que les mille hasards de la vie avaient toujours trouvée impassible; et cependant ces tendres regrets donnés à une mémoire vénérée le touchèrent au point qu'il en demeura lui-même surpris. Cette nature rude et sauvage s'était amolie tout à coup à la chaleur de l'amour filial, et une simple larme de Ludolphe avait suffi pour y ouvrir toutes les sources de la sensibilité.—Vous venez, en effet, de subir une cruelle épreuve, murmura-t-il d'un air rêveur. Perdre ceux à qui nous devons le jour, ceux qui nous ont guidés dans le monde, les seuls amis fidèles dans nos souffrances, c'est horrible, et ceux-là peuvent se plaindre avec raison qui, comme vous, ont passé par cette poignante extremité. Je suis orphelin aussi moi; c'est vous dire à quel point je comprends vos regrets et avec quel intérêt j'y comptais. Mais si je respecte votre douleur, permettez moi de vous prémunir contre ses conséquences désastreuses; gardez-vous de vous laisser énerver par elle; ne vous noyez point ainsi dans vos larmes. Secourez ces tristes obsessions, ces lugubres souvenirs, ces réalités d'un bonheur perdu que tout votre sang ne parviendrait pas à ressusciter. Reprenez vos pinceaux, travaillez, distrayez-vous, courez la campagne! Un violent exercice, l'air vif et salubre de ces collines, des études agréables autant que nécessaires, vous sauveront d'une atonie fatale et réagiront favorablement sur votre tête brûlante et malade...—Oh fit Ludolphe, ni le travail, ni le plaisirs, ni les excursions pittoresques de l'artiste, ne peuvent rien aux tortures morales de l'orphelin. La mort récente de mon père n'a d'ailleurs fait qu'ajouter à la somme déjà si grande de mes maux...—Toute réflexion faite, interrompit brusquement l'inconnu, je reste avec vous. Cette bourasque insuportable qui redouble de violence au lieu de s'apaiser m'ôte décidement toute envie de m'aventurer de nouveau ce soir dans la campagne. Si vous vous voulez me le permettre, je passerai la nuit en votre compagnie?

A continuer.

Sagesse d'un mandarin chinois.

Le cheval favori de l'empereur Tsi étant mort par la négligence de l'écuyer, l'empereur en colère voulut percer cet officier de son épée. Le mandarin Yemt-se parra le coup en disant: "Seigneur, cet homme n'est pas encore convaincu du crime pour lequel il doit mourir.—Eh bien! fais le lui connaître.—Ecoute, scélérat, dit le ministre, les crimes que tu as commis: D'abord tu as laissé mourir un cheval que ton maître avait confié à tes soins; ensuite tu es cause que ton prince est entré dans une telle colère qu'il a voulu te tuer de sa main; enfin tu es cause qu'il a été sur le point de se déshonorer aux yeux de tout le monde en tuant un homme pour un cheval. Tu es coupable de tout cela, scélérat.—Qu'on le laisse aller, dit l'empereur; je lui pardonne son crime."